

La parole fait le mur¹

CHRISTIAN DE MONTLIBERT

« *Tout ce qui existe aujourd'hui fut autrefois imaginé* »

William Blake

« *Il nous faut peu de mots pour exprimer l'essentiel,
il nous faut tous les mots pour le rendre réel* »

Paul Éluard



Occuper des bâtiments universitaires est un acte de transgression qui renverse l'ordre habituel : les autorités élues de l'université ne dirigent plus, les enseignants ne professent plus alors que les

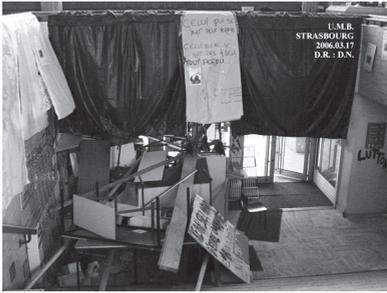
1 Les photographies des inscriptions murales et graffitis ont été réalisées par David Naegel, pour l'occupation de l'Université Marc Bloch de Strasbourg en 2006. Photographies de Simon Borja et Nina Faure pour l'occupation de l'Université Marc Bloch de Strasbourg en 2009.

J'ai reproduit la ponctuation et l'orthographe des inscriptions.

étudiants qui occupent les lieux se font entendre et font entendre leurs discours. Un tel bouleversement, s'il ne veut pas apparaître comme gratuit, absurde ou fou, donc relever d'une remise en ordre immédiate, exige des justifications : ce à quoi s'emploient les déclarations des occupants et les graffitis, slogans et maximes dont ils recouvrent les murs. Investir un bâtiment universitaire c'est aussi ouvrir un espace dans lequel chacun des occupants et même chacun des étudiants visiteurs peut s'exprimer puisque – refus de la censure qu'impose habituellement l'ordre social oblige – chacun peut exposer son point de vue dans les assemblées générales, dans les discussions qui s'engagent dans les lieux de rencontre et, surtout, sur les murs. Les plus entraînés des occupants savent, à partir de leur expérience militante et de leur capacité à s'organiser, trouver et afficher au terme d'une élaboration collective, des slogans qui résument une perception collective ou qui imposent le point de vue qu'ils espèrent faire partager au plus grand nombre. Mais vouloir agir sur le monde social avec des mots n'a quelque chance de réussir que si cette activité discursive est soutenue par des pratiques et une organisation qui, sachant parler au nom de tous, arrive à se faire reconnaître comme interlocutrice légitime. En somme une université occupée devient un lieu où des étudiants et étudiantes peuvent se faire entendre en laissant une trace – le graffiti, le slogan, la maxime ou le tag – mais aussi un lieu de luttes pour imposer sa vision du monde et s'imposer comme représentant de cette vision.

Les représentations que chacun a de soi-même, des autres et de l'organisation du monde social s'y expriment graphiquement. Mais un tel renversement de l'ordre habituel, pour être supportable par les occupants, ne peut, toutes proportions gardées, que s'accompagner d'activités de souillure qui rabaissent et désacralisent la puissance symbolique dont les lieux sont investis : les prises de position révolutionnaires les plus extrêmes, les injures sociales à l'encontre des dominants ou les grossièretés et termes sexuels argotiques s'y emploient. En même temps cette production linguistico-graphique occupe les occupants car, une fois l'action initiale (s'emparer des lieux) réalisée,

l'excitation retombe et il faut bien dans cet espace, clos par les occupants eux-mêmes, s'occuper pour occuper le temps. D'autant plus sans doute que les forces de police ne peuvent manquer d'entourer les bâtiments et, tôt ou tard, utiliser leurs forces afin de s'emparer des lieux pour les rendre à leur fonction initiale. Dès lors, les étudiants, d'occupants qu'ils étaient, deviennent des assiégés pour qui la question du temps devient préoccupante et des expulsés potentiels qui se doivent de laisser des traces de leur passage².



Occupation de 2006 pour la première photo. Occupation de 2009 pour la seconde. Présence des forces de police sur la troisième photo en 2009. La police encadre les occupants « irréductibles » en 2009.

2 Dans des situations de conflit comme entre les palestiniens et Israël, le graffiti peut devenir une arme qui sert à diffuser l'information, à susciter la résistance, à discréditer l'adversaire, à faire rire des difficultés... ce mode d'expression transforme le mur construit par Israël en un gigantesque « réseau non moins important que la presse écrite... les gens s'attroupent autour des graffeurs... » (Zoghbi P. et D. Karl, *Le graffiti arabe*, Paris, Eyrolles, 2012, traduit de l'anglais par Ch. Woillez).

Reste que chaque agent, qui, ici, peut être un individu ou un petit groupe mobilisé, une bande d'ami(e)s politisé(e)s ou une équipe composée de militant(e)s d'un parti, sur ce marché très particulier que sont les murs des bâtiments universitaires, qui est aussi un lieu d'autant plus clos que l'université occupée peut à tout moment être « libérée » par les forces de police, est aussi en concurrence avec les autres pour, en imposant son point de vue, imposer la représentation de soi dans laquelle il se différencie des autres. L'université occupée n'est pas un lieu irénique dans lequel on fait la fête, même si la transgression suscite une tension émotionnelle qui trouve à se décharger dans des formes jubilatoires diverses, mais est d'abord un espace dans lequel les luttes, pour imposer sa domination et le faire savoir aux autres étudiants, aux professeurs, aux gestionnaires de l'université, aux journalistes qui ne peuvent manquer l'évènement, y sont intenses.

Plus précisément trois groupes donc trois marchés s'entre-croisent : un « marché militant » d'abord sur lequel sont en concurrence les étudiants les plus idéologues et/ou les plus tentés par une pratique prophétique comme le sont les militants, responsables des organisations syndicales et politiques et les étudiants très engagés dans des groupes idéologiques minoritaires; un « marché universitaire » ensuite, marché savant qui use de la langue légitime, sur lequel certains étudiants occupent une position dominante (bien que toujours dominée par rapport au monde professoral) ; un « marché profane » enfin, très dépendant de la forme que prend l'occupation sur lequel s'affrontent les étudiants sur différents critères (hiérarchie des filières, trajectoires universitaires, capital culturel, économique et social...). Si ces trois marchés s'opposent tout en s'entremêlant dans l'espace des murs, baies vitrées et portes, la concurrence, sur le marché militant, existe entre ceux qui, disposant de compétences militantes, s'affrontent, vivement d'ailleurs, en fonction des organisations auxquelles ils se rattachent, pour tenter de se faire investir comme porte-parole autorisés, légitimés par le groupe étudiant pour parler et agir en son nom. Accaparer les espaces nobles (fronton de la façade, verrières bien en vue, escalier et hall d'entrée) et y inscrire

des slogans militants et des maximes «philosophico-littéraires » est une pratique que seuls les plus armés idéologiquement ou/et linguistiquement sont à même de faire : inscrire des slogans sur les verrières, accrocher des banderoles aux façades nécessite d'utiliser des moyens techniques que seule une organisation (même minimale) peut fournir ; inversement les étudiants isolés doivent se contenter de graffitis inscrits à la craie ou au feutre directement sur les murs ou sur des cartons épinglés à leur hauteur. Les étudiants les moins armés culturellement et politiquement sont plus souvent renvoyés dans des espaces moins en vue (couloirs, escaliers, passages réservés à la circulation du matériel dans le sous-sol, murs latéraux ou murs des bâtiments annexes, bâtiments préfabriqués) pour y inscrire les graffitis les plus « vulgaires », ayant une forme plus relâchée.

On comprend, dans ces conditions, que l'expression de cette connaissance pratique du monde soit très diversifiée puisque s'y manifestent de nombreux points de vue émanant d'étudiants issus des classes dominées comme d'étudiants issus de fractions de classes dominantes, d'étudiants qui veulent « faire peuple » en utilisant un style qu'ils pensent populaire alors que d'autres sont attachés à la correction orthographique ou souhaitent exprimer leurs connaissances philosophico-littéraires... Dans cette production scripturale les expressions collectives de petits groupes (qui se différencient d'autant plus fortement les uns des autres que leurs membres, souvent issus de groupes plus favorisés culturellement ou/et économiquement, possèdent une connaissance politique et idéologique conséquente et variée³) tiennent une place importante. Mais, à partir des caractéristiques dissemblables, et dans l'effervescence de l'occupation, se fait un travail de production de traits et de sens (les graffitis, les tags, les placards...) qui mobilise une imagination qui affiche explicitement son ambition de créer un autre monde. Comme l'écrivait Durkheim⁴ « il ya des circonstances où l'action reconfortante et

3 Michon S., « Variations de l'intérêt pour la politique et la participation politique », *Regards Sociologiques* 24, 2003, 103-113.

4 Durkheim É., *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, PUF, 1990 (première édition 1912), 299.

vivifiante de la société est particulièrement manifeste. Au sein d'une assemblée qu'échauffe une passion commune, nous devenons susceptibles de sentiments et d'actes dont nous sommes incapables quand nous sommes réduits à nos seules forces ». Dans une telle situation les capacités de chaque individu sont en quelque sorte amplifiées et même exacerbées. En somme dans l'effervescence de l'occupation « le possible, comme le disait Baudelaire, est une des provinces du vrai ».

Avant d'analyser plus avant la production graphique des étudiants occupant des bâtiments universitaires, en 2006, pour protester contre le CPE – le Contrat de Première Embauche, annoncé par le Premier ministre Dominique de Villepin le 16 janvier 2006, prévoyait des facilités de rupture de contrat pour l'employeur d'un salarié de moins de 26 ans – et, en 2009, pour s'opposer aux réformes universitaires prévues par la loi LRU – la loi relative aux Libertés et Responsabilités des Universités, promulguée le 10 août 2007, modifie les règles de fonctionnement des universités en matière de budget, gestion des personnels enseignants et administratifs, propriété des bâtiments – il faut rappeler qu'étudier, aussi scientifiquement que possible, ces bribes de discours que sont les graffitis, tags, pancartes... leur donne un statut qu'ils n'avaient pas lorsqu'ils ont été inscrits sur les murs. L'analyse sociologique doit, dès lors, se défier des stratégies d'imposition d'une légitimité qui rapprocherait cette production disparate d'un discours littéraire organisé et spécialisé dans la contestation. Mais l'analyse sociologique doit autant se défier des stratégies de condescendance qui, affichant une surestimation apparente de la valeur des inscriptions sur les murs, conduirait, tout en faisant croire à une réévaluation de cette production scripturale, à maintenir, implicitement dans ce cas, une vision des graffitis, tags, slogans, aphorismes... comme production « relâchée », vulgaire, jugée, en somme, à l'aune des catégories de la langue légitime. Ces deux manières empêchent de percevoir que la production des inscriptions murales peut être considérée comme la superposition et l'entrecroisement de plusieurs types de production scripturale, œuvres de groupes très différenciés d'étudiants qui cherchent chacun à imposer leur manière de voir le

monde, ou pour le dire autrement, entrecroisement et oppositions de « marchés linguistiques » différenciés tels que Pierre Bourdieu les a définis⁵ où chaque groupe tente de faire connaître sa manière de dire le monde social. Reste que cette production est sans doute en grande partie dictée par le savoir explicite et implicite des graffeurs tant les représentations du monde, bien qu'étant propres à chaque agent et à chaque groupe d'appartenance, sont construites à partir de représentations antérieures et ont toutes les chances de transposer sur les murs des manières de dire la monde fabriquées par des locuteurs autorisés : idéologues politiques, écrivains, auteurs, compositeurs de chansons et poètes qui les ont inspirés. Un très grand nombre de slogans et maximes sont donc des citations d'écrivains ou de compositeurs de chansons qui forment ainsi des répertoires dans lesquels puisent, parfois sans le savoir explicitement, les étudiants. Tout se passe comme si le slogan ou la citation fonctionnait comme la formule scientifique qui, ainsi que Bourdieu le disait, condense dans le minimum de mots un savoir scientifique accumulé considérable : l'inscription sur le mur mobilise un point de vue sur le monde social parfois très ancien. J'ai recherché⁶, dans la mesure du possible, l'origine de ces citations qui se situent pour beaucoup d'entre elles,

5 Bourdieu P., *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, 60, « tout acte de parole... est une rencontre de séries causales indépendantes : d'un côté les dispositions, socialement façonnées, de l'habitus linguistique... de l'autre, les structures du marché linguistique qui s'imposent comme un système de sanctions et de censures spécifiques. » p. 84. « La constitution d'un marché linguistique crée les conditions d'une concurrence objective dans et par laquelle la compétence légitime peut fonctionner comme capital linguistique produisant à l'occasion de chaque échange social, un *profit de distinction* ».

6 Le travail sur ce langage implique en effet de constituer une enquête sur les mots et les expressions tant ceux-ci ont une histoire que l'histoire a fait disparaître : l'exemple des inventions des Précieuses qui n'étaient pas aussi ridicules que Molière l'a laissé entendre le montre bien. Antoine Baudeau de Somaize dans son « *Grand dictionnaire des précieuses* », publié à la fin du XVIIe siècle, a dressé la liste de leurs inventions. Certaines sont passées dans la langue d'aujourd'hui : *être brouillé avec quelqu'un, le mot me manque, le tour d'esprit, jouer à coup sûr, c'est de mon goût, s'embarquer dans une mauvaise affaire, cela est fort, faire des avances, l'amour a défriché mon cœur...* et ne sont plus entendues comme des nouveautés.

dans l'histoire de la poésie et souvent dans le sillage du surréalisme (« le rêve et la révolution sont faits pour pactiser, non pour s'exclure. Rêver la Révolution, ce n'est pas y renoncer, mais la faire doublement et sans réserves mentales » annonçait André Breton dans « *Rupture inaugurale* »). L'acte d'écrire sur les murs, c'est-à-dire d'afficher une pensée utopique, de rendre visible et publique une conception hétérodoxe, dans ce contexte très particulier qu'est l'effervescence sociale de l'occupation, justifie aussi de citer Jacques Lacan⁷ lorsqu'il disait que « le Réel écrit ce qui est strictement impensable ».



2006 – Contre le CPE

Les manifestations contre le CPE (contrat première embauche), dans lesquelles s'inscrit l'occupation de l'université des lettres et sciences humaines de Strasbourg, sont d'autant plus suivies qu'elles sont liées aux manifestations qui ont été organisées précédemment par les centrales syndicales pour protester contre le CNE (contrat nouvelle embauche) et plus largement contre les transformations des contrats de travail que tentent d'imposer les gouvernements de droite, à l'instigation de la Banque mondiale, du FMI, de la Commission européenne ou de Wall Street... pour qui il importe, au premier chef, de

⁷ Lacan notait aussi que « pour comprendre ce qu'on dit, il importe d'en voir les doublures, les résonances, les superpositions significatives », dans « *Ecrits I* ». Une meilleure compréhension de cette production graphique supposerait pour saisir ces « superpositions » et « résonances » de pouvoir relier les différentes inscriptions, de tenir compte de leur forme et surtout de leur position relative.

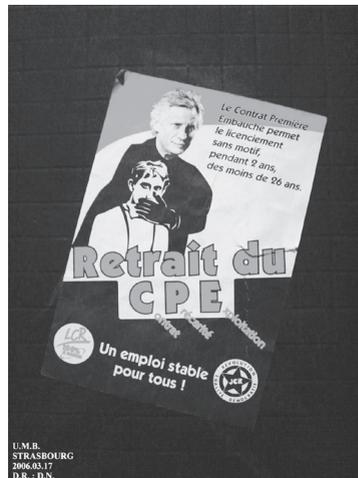
réduire « les rigidités du marché du travail ». L'occupation de l'université est donc loin d'être un phénomène isolé ; elle est en quelque sorte soutenue par un fort mouvement social et très organisée selon des manières de faire habituelles dans de situations de protestation politique. Dans ces conditions on ne s'étonnera pas que les façades, hall d'entrée, verrières et baies du bâtiment soient occupées par les slogans directement en rapport avec les protestations et que les autres marchés scripturaux soient en quelque sorte relégués dans des espaces moins centraux.

Le premier marché scriptural est un marché politico-syndical dans lequel s'affrontent aussi bien des militants qui appartiennent plus ou moins à un groupement politique ou syndical (les militants et sympathisants du PS et les jeunes communistes semblent avoir été très présents) que des individus isolés ou des petits groupes (bande d'amis réunis par le partage des mêmes visions du monde et de la culture) fortement politisés. Les inscriptions forment une sorte de manifestation permanente qui cherche d'abord à faire savoir à tous que l'université est en grève et à publiciser, en les écrivant sur les murs, *les motifs* du refus du Contrat Première Embauche dont la mise en place avait été annoncée par le Premier ministre Dominique de Villepin. Dans le hall d'entrée, dans les couloirs, dans les escaliers d'accès aux salles de cours et aux bureaux on ne peut pas ne pas lire « Non au CPE », « retrait du CPE ! », « anti-CPE ! » ou « fuck CPE ! ». Comme si l'expression du refus n'était pas suffisante l'inscription est le plus souvent suivie d'un point d'exclamation qui, en quelque sorte, transpose sur le plan graphique qu'il s'agit bien d'un cri. Mieux l'expression de l'opposition peut être renforcée par l'usage de l'anglais qui, en créant une distance, cherche à mieux faire apparaître le désaccord « rage against the CPE ». Les motifs du refus sont simples et se répartissent en deux catégories l'une matérielle désignant la précarité, « CPE = précarité », « CPE. Précarité. Insécurité », l'autre symbolique déclinant deux thématiques : le mépris « CPE le mépris » et le silence imposé à la jeunesse « CPE = sois jeune et tais-toi ! ». Les mêmes inscriptions sont reprises sur les baies vitrées, sur



les murs du hall d'entrée et dans les couloirs. Pour faire entendre ce cri il importe aussi de faire savoir que l'université est non seulement en grève mais aussi occupée : sur les murs on retrouve donc le constat « en grève » très souvent répété comme l'est « fac occupée ». Seul l'UFR d'arts plastiques se différencie en remplaçant la peinture par de la craie et en collant le mot grève sur des cartons de différentes couleurs.

Les appels à la mobilisation sont particulièrement nombreux. Certains des graffitis reprennent des formules de mai 1968, « ce n'est qu'un début continuons le combat » ou « vive la lutte », d'autres insistent sur la forme collective du « tous ensemble » entré dans le répertoire des slogans contemporains à la suite des manifestations des cheminots, en 1995, contre la réforme de leur régime de retraite ; certains font référence, plus simplement, à la constitution du collectif qu'implique le « nous » (« ensemble nous vaincrons » ou « luttons ») qui présuppose l'existence d'une communauté. Des inscriptions, beaucoup plus fréquentes, font appel à la participation et l'implication personnelle : soit sous la forme négative



« n'oublions pas que les acquis s'obtiennent par la lutte ! » soit sous une forme interrogative « es-tu celui qui suit sans rien dire ou celui qui défend ses opinions » sur lequel un correcteur d'orthographe (faculté des lettres oblige !) a ajouté un i et a barré le g, soit enfin sous une forme impérative qui n'est pas sans rappeler les affiches d'appel à la mobilisation de 1914 « rejoins-nous ! » « bats-toi », « lutte avec nous », « come on », « bouge », « ose » ou « il faut lutter » ou plus simplement « lutte ». Parfois l'appel évoque une mobilisation plus large « lève-toi comme se lève LA RUE » ; « Lève-toi » n'est pas sans rappeler l'évangile selon Saint-Mathieu qui rapporte que Jésus aurait dit au paralytique « lève-toi et marche » et que le miracle aurait eu lieu. Tout cela comme si l'enjeu des étudiants qui ont occupé le bâtiment universitaire était de gagner à leur cause leurs condisciples. D'ailleurs les graffitis installés dans le hall d'entrée de l'université le rappellent bien : soit sous une forme moralisatrice « étudier est un droit résister est un devoir », ou sous une forme plus impérative « réagissez avant d'être condamné » suivi de « éducation perdition » ou encore sous une forme plus imagée « c'est dans le merdier que fleurit la solidarité »⁸ – citation extraite d'une chanson du groupe punk « Bérurier noir » ; le nom du groupe a été emprunté à l'adjoint du commissaire San-Antonio héros des romans de Frédéric Dard⁹. Ces appels ont été accompagnés de commentaires plus généraux qui reprennent des slogans de 1968 « ce n'est qu'un début, continuons le combat ». Il s'agit là, on le sait, d'une phrase célèbre - issue d'une chanson en l'honneur de la révolution cubaine et du « commandante Fidel » – inscrite au pied de la statue d'Ernesto Che Guevara. Ces appels peuvent prendre une forme quasi proverbiale « celui qui se bat

8 http://fr.wikipedia.org/wiki/Bérurier_Noir. Voir aussi sur les punks : Humeau P., « L'hexis corporelle punk et les effets de socialisation », *Regards Sociologiques* 35, 2008 ; Brun E., « Filles, garçons et musique punk », *Agora Débats Jeunesse* 41, 2006.

9 Les textes chantés par ce groupe sont toujours « rebelles » et marqués par l'antiracisme, la lutte contre le chômage et plus largement l'ordre bourgeois capitaliste comme le montre aussi leur rapprochement avec la CNT (Confédération Nationale du Travail, organisation anarcho-syndicaliste révolutionnaire).

peut gagner celui qui ne se bat pas a tout perdu » ou pseudo historique énoncée comme une certitude « Hier poings levés, Aujourd'hui fac occupée, Demain CPE retiré » ou se référer à des combats historiques « hasta la victoria siempre »¹⁰.



Ces appels à la mobilisation peuvent être plus stratégiques « grève générale », « convergence des luttes », « même combat », ou, après les prises de position des autorités universitaires ou après les interventions policières, être tactiques et s'énoncer en termes généraux comme « résistance !!! », « non à la répression », « la répression ne fait que durcir notre rage » ou en termes plus précis « libérez nos camarades de la Sorbonne ». La critique peut aussi être interne au mouvement étudiant, témoignant en quelque sorte des divisions du mouvement étudiant et s'en prendre à ceux qui, moins radicaux, veulent négocier avec le pouvoir, « négocier c'est renoncer » - slogan qui n'est pas sans évoquer « élections, piège à cons » – comme c'est le cas avec des critiques du syndicat étudiant UNEF « unef partout, combat nulle part » qui reviennent sur tous les murs. Enfin les graffitis peuvent avoir un objectif pratique « AG 12h30 chaque J », ou « assemblée générale MARDI 17H00 palais U. S.119 ».

L'occupation de la faculté des lettres et sciences humaines a permis à certains étudiants plus ou moins liés à des organisations politiques

10 Voir Kalfon P., *Ernesto Guevara, une légende du siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1998. Lapeyre J. et Grasset P-Y., *Che Guevara*, Paris, Éditions Chronique, 2004.

d'exprimer publiquement des opinions contre l'Etat, le patronat, les ministres concernés par le CPE, les partis politiques dominants, les ennemis politiques et l'ordre bourgeois. D'ailleurs un slogan peint sur un mur l'affirme « tout est politique (même quand tu achètes ton pain ! mais oui !) ». Les inscriptions s'en prennent à la police : depuis le « Non à l'état policier » en passant par le classique « CRS-SS » ou un moins classique « non à la Sarkogne » mêlant le nom du ministre de l'intérieur de l'époque et l'appellation argotique de la police « les cognes ». Elles critiquent aussi les partis politiques « PS-UMP même combat » et les rapports entre le patronat et l'Etat « patron, Etat même combat », ou encore « le gouvernement tombera ». Elles peuvent en venir aux injures personnalisées à l'encontre du premier ministre ou du ministre de l'intérieur « Sarko fils de pute » près duquel un autre graffeur a ajouté « ça c'est dit ! ». On sait, depuis Suétone qui recueillait déjà ce type d'information sur les murs de Rome pour préparer « *La vie des douze Césars* », que ce type de graffiti injurieux à l'encontre des dirigeants politiques est une constante dans l'histoire. Ces graffitis politiques adoptent parfois des tournures très générales comme « convergences des luttes », « union du peuple » ou manifestent une solidarité avec un groupe dominé « vive l'immigré ». Enfin des prises de position plus radicales s'expriment comme « avant le fascisme : les fascistes ne passeront pas » ou dans la blague de comptoir « dans une



dictature c'est 'ferme ta gueule' dans une démocratie c'est 'cause tjrs' » près de laquelle quelqu'un a ajouté en caractères gras « con ».

Un deuxième marché scriptural, universitaire en quelque sorte, croise le premier marché militant. Sur ce marché les étudiant(e)s se doivent de faire savoir qu'ils sont eux-aussi, comme les autorités universitaires ou les professeurs, dépositaire d'un savoir et d'une maîtrise de la langue dominante. Les graffitis depuis la révolution surréaliste¹¹ et depuis 1968¹² ont pris une tournure philosophico-littéraire (dont témoignent bien ces affirmations inscrites en 2006 « les murs ont des murmures » et « les murs sont les pages blanches de nos cahiers d'enfance ») qui montre à quel point des étudiants « contestataires » (qui pourraient aussi bien se revendiquer de la mouvance autonome ou libertaire ou trotskyste ou maoïste...) sont aussi des étudiants qui ont intériorisés les valeurs du milieu universitaire. D'abord le rappel des slogans de 1968 est omniprésent avec « l'imagination au pouvoir » inscrit en lettres immenses sur les baies vitrées des amphithéâtres comme avec le slogan devenu célèbre « il est interdit d'interdire » ou encore « non au travail » et « vive la vie ». Mais à l'inverse de 1968 où les graffitis, en appelant à la désaliénation, insistaient sur la liberté (« ne travaillez jamais » – slogan qui trouvait sa source dans « *Le droit à la paresse* » de Paul Lafargue – ou « jouer sans entrave », « éjacule tes désirs » – expressions qui renvoyaient au livre de Wilhelm Reich « *Les fonctions de l'orgasme* » très souvent cité à l'époque – ici, même si un graffiti très isolé orné d'une fleur reprend les idéaux de la République française « liberté égalité fraternité », on doute de la réalité de la liberté : rien ne le montre mieux que le commentaire qui ajoute un « heureux l'ignorant » au slogan « mon corps et ma force de travail m'appartiennent »). Plus clairement encore les graffitis manifestent une sorte d'angoisse devant la vie : « pourquoi est ce que j'ai l'impression que ce monde ne tourne pas rond ? » ou « le silence est un cri qu'on étouffe ». Cette dernière citation est extraite d'une chanson de Bernard Lavilliers, chanteur

11 Nadeau M., *La révolution surréaliste*, Paris, Éditions du Seuil, 1945.

12 Lewino W., *L'imagination au pouvoir*, Paris, Eric Losfeld éditeur, Le terrain vague, 1968, Photographies de Jo Schnapp.

inspiré par Baudelaire, Aragon, Apollinaire et par la tradition anarchiste de Léo Ferré, Boris Vian, Gaston Couté à François Villon. Une sorte de philosophie de l'existence perce à travers ces slogans et graffitis bien résumée dans la réflexion suivante : « libre parce que conscient de ne pas l'être »¹³ ou plus simplement dans « des fois j'ai ras le bol de MOI ». Reste que cette interrogation passe plus souvent par les pronoms personnels au singulier : alors qu'en 1968 on s'écriait « vivre sans temps morts » ou « nous voulons vivre », en 2006 on écrit « JE veux vivre ». En effet les graffitis où s'affichent les pronoms personnels du singulier (« je » ou « tu ») voisinent avec des graffitis plus impersonnels qui s'en prennent à l'organisation de la société et de son ordre. Une inscription comme « la peur est depuis toujours le chantage du pouvoir »¹⁴ est en quelque sorte l'articulation logique entre la critique sociale qui passe par des imputations de responsabilité de la crise « vous avez trop \$ » et une espèce d'auto-analyse objectivée sur les murs dans laquelle on distingue deux groupes de raisons qui empêchent l'expression du désir. D'une part, on critique les institutions, la censure imposée par des autorités diverses « à bas la censure » ou l'absence d'éducation « raisons de la docilité du *peuple* : ignorance et bêtise » et on réclame la « libre expression » et, d'autre part, on s'en prend à l'intériorisation de la soumission « les barrières sont dans nos têtes » - phrase suffisamment connue pour être reprise en chanson en 2008 et même, en 2010, par la ministre des finances libérale Christine Lagarde. « n'ai pas peur d'être jeune », « la résignation est un suicide au quotidien »¹⁵.

13 Émile Durkheim avait noté dans ses *leçons de sociologie* que « nous ne pouvons pas faire que les lois de choses soient autrement qu'elles ne sont ; mais nous nous en libérons en les pensant... ». Pierre Bourdieu insistera à son tour sur l'utilité, pour la liberté, de la connaissance des déterminations et des contraintes sociales. « Quand elle descend jusqu'aux détails de la vie réelle, elle [la sociologie] est un instrument que les gens peuvent s'appliquer à eux-mêmes à de fins quasi cliniques. La sociologie donne une petite chance de comprendre le jeu que nous jouons et de réduire l'emprise des forces du champ dans lequel nous évoluons, et celle des forces sociales incorporées qui opèrent au-dedans de nous. » (Bourdieu P., avec Wacquant L., *Réponses, Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.)

14 Emprunté à une chanson de Bernard Lavilliers.

15 Balzac serait l'auteur de cette maxime.

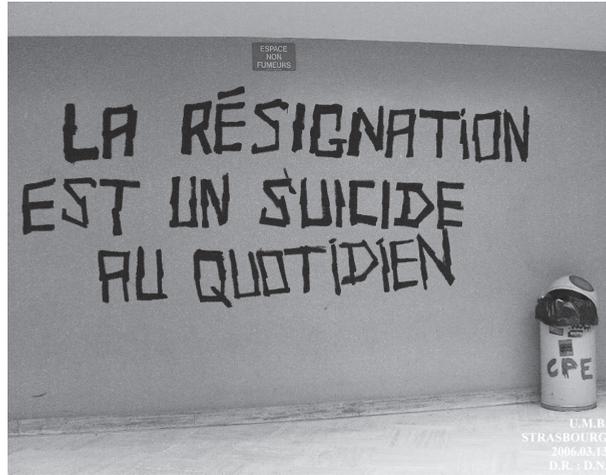
Cet aspect se retrouve dans une formule quasi sociologique, « ils sont grands parce que nous sommes à genoux levons nous », qui lie la dimension du pouvoir et la dimension psychologique et surtout qui renoue avec une longue histoire. « Les tyrans ne sont grands, écrivait déjà La Boétie, que parce que nous sommes à genoux ». Pascal, dans un autre registre, ne disait pas autre chose : « La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui plient la machine vers le respect et la terreur, fait que leur visage, quand il est quelque fois seul et sans ces accompagnements, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on ne sépare point dans la pensée leurs personnes d'avec leurs suites, qu'on y voit d'ordinaire jointes. Et le monde qui ne sait pas que cet effet vient de cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle ; et de là viennent ces mots : « le caractère de la Divinité est empreint sur son visage, etc. ; » (*Pensée 156*). Cette pensée sera diffusée par la littérature libertine du XVIIIe siècle : Fougeret de Montbron dans « *Margot la ravaudeuse* » fait dire à la prostituée qui s'est agenouillée devant le « Secrétaire de Mr. L'Ambassadeur » : « Souvenez-vous, me dit-il, pour ne vous y jamais tromper, que les Grands ne sont généralement grands que par notre petitesse ; et que c'est le respect aveugle et pusillanime qu'un ridicule préjugé nous inspire pour eux qui les élève à nos yeux. Osez les envisager ; osez faire abstraction du faux éclat dont ils sont environnés, le prestige s'évanouira. » Sade saura, en dénudant les corps, pousser à la limite ce « dépouillement symbolique » prélude d'une délégitimation radicale. Cette proposition sera reprise par Pierre Vergniaud¹⁶ en 1792 dans un discours à l'Assemblée législative et depuis fréquemment citée.

Ce marché scriptural fonctionne autour de l'affirmation d'un certain nombre de valeurs. La liberté et la jouissance occupent le premier rang de cette conception du monde social - manifestation

¹⁶ Pierre Vergniaud, 1753-1792, avocat près du parlement de Bordeaux fut élu député à l'Assemblée législative puis à la Convention. Il fut partisan de « la levée en masse » pour défendre « la patrie en danger », très hostile au clergé et, alors qu'il avait soutenu l'idée d'une royauté constitutionnelle au début de la période révolutionnaire, partisan de la suspension puis de la condamnation du roi.



d'un courant libertaire ou anarchiste très ancien qui parcourt toute l'histoire des murs graffitis. L'affirmation anarchiste est bien entendu présente avec un « ni dieu ni maître » redoublé par des « Vive la vie », « vis tes rêves au lieu de rêver ta vie », « sois ton propre maître », « sois toi » ou plus simplement « ose rêver » « vis ! », « rêve ! » ou plus personnel « je ne souhaite pas que d'autres prennent les décisions à ma place ». Liberté qui revient avec un « non au conformisme » ou avec une litanie « oui à l'imagination, laisse fuir ton esprit », « oui au rêve, oui à la création, oui à la vie ». La liberté veut même des sacrifices : « plutôt mourir debout que vivre à genoux ». Cette citation d'Emiliano Zapata a été très souvent reprise. (Zapata fut le héros de la révolution mexicaine de 1910 ; sa devise était : « *Es mejor morir de pie que vivir toda una vida arrodillado.* » ; il fut lui-même très influencé par Alexandre Herzen considéré comme un des personnages clé de l'émancipation des serfs et du développement des idées socialistes en Russie et par Pierre Kropotkine, théoricien de l'anarchisme en Russie et en France, où il fut d'ailleurs condamné à une peine de prison). Enfin la revendication de liberté peut combiner critique sociale et sexualité dans un graffiti peint à l'extérieur des bâtiments qui joue sur le signifiant et le signifié : « l'ordre, mon cul ! la liberté mabite ! » – Il s'agit là du titre d'un livre de Jean-Victor Verlinde paru en 2004 chez « *L'esprit frappeur* » intitulé « L'ordre



Mon Cul ! La Liberté M'habite ». Le jeu sur les sons, on le voit et surtout on l'entend, est utilisé dans ce graffiti reprenant une tradition surréaliste largement utilisée par Robert Desnos (qui l'avait sans doute emprunté à Marcel Duchamp) dans « Rose Sélavi » en 1922. Ce thème est souvent associé à celui de la jeunesse qui, directement concernée il est vrai par le CPE, devient un des thèmes des inscriptions avec « la jeunesse devient un délit »¹⁷. Il n'est pas sans intérêt de voir des étudiants emprunter une expression utilisée pour caractériser des jeunes le plus souvent déqualifiés ou disqualifiés par l'absence de reconnaissance scolaire et par un refus de reconnaissance familiale qui, du fait de la précarisation et de la ségrégation urbaine, vivent une « culture de la rue » (squats, mendicité...) relativement éloignée – d'autant plus qu'elle est disjointe, aujourd'hui, de la « culture ouvrière » – des modes de vie de la population occupant l'université. Il est vrai aussi que cet attrait pour les « mauvais garçons » est, depuis la fin du XIXe siècle, constant dans la bourgeoisie qui trouve dans « la rue » un spectacle excitant et gratuit à l'opposé des classes populaires pour lesquelles la rue était « naturellement » la

17 Isabelle Coutant a publié en 2005, aux Éditions de La Découverte, un ouvrage intitulé « *Délit de jeunesse* ».

réjouissance principale¹⁸. Ce thème de la jeunesse se continue avec un emprunt à François Mitterrand « si la jeunesse n'a pas toujours raison une société qui l'ignore ou la frappe a toujours tort »¹⁹ inscrit en majuscules rouges sur la façade de l'université après le décès accidentel d'un étudiant (une silhouette dans laquelle on peut lire « Guillaume mort en soufflant dans un ...illisible » a été dessinée sur le sol avec l'inscription « le CPE a sévi ») ou encore avec le rappel de la critique de la consommation affichée en 1968 « consomme, sois jeune et t'es toi ? » dont le détournement du classique « tais-toi » en « t'es toi ? » n'est pas sans évoquer un questionnement très socratique sur le sens de l'existence.

La consommation, l'organisation du travail, la culture reviennent dans les inscriptions avec des interrogations « travailler consommer crever ça vous plait ? » ou des affirmations « oui a l'inutile, non au rentable » qui peuvent même appeler à la création d'un « potager communautaire auto-géré » qui produira une « récolte dans 3 mois ». La référence marxiste peut aussi être présente avec « non a l'aliénation, non à l'exploitation », « la vie ou la bourse », ou encore « non a l'esclavagisme moderne » pour se terminer avec « non a big brother ». Le pouvoir d'Etat est bien sur la cible de nombreux graffitis dont « non au despotisme », « 49-3 a quoi sert l'assemblée ? » Plus rarement on affirme « nous sommes le pouvoir » ou on propose « pouvoir au peuple » et même un provocateur « racaille au pouvoir » ; de là on passe à des slogans sur « la paix est une guerre qu'on camoufle » ou le classique « peace and love » ou encore « pas de justice pas de paix ». Même la culture est mise en cause : près d'une affiche qui énonce les avantages d'une carte de réduction des prix d'entrée dans des spectacles et expositions on a écrit « Kulture inaccessible et Bourgeoise ». Dès lors comme le disait déjà les inscrip-

18 Halb wachs M., *La classe ouvrière et les niveaux de vie. Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*, Paris, Félix Alcan, 1912.

19 La citation de François Mitterrand « Si la jeunesse n'a pas toujours raison une société qui la méconnaît et qui la frappe a toujours tort » est extraite du discours à l'Assemblée nationale prononcé le 8 mai 1968.

tions de 1968 « on ne compose pas avec une société en décomposition on prend la rue », « la rue est à nous ». La rue occupe une grande place dans les slogans : outre le fait qu'elle soit, comme l'écrivait Maurice Halbwachs, « le plus bas degré de la conscience sociale », elle est devenue le lieu de l'exercice de la manifestation, au fur et à mesure que celle-ci s'est codifiée – et l'on sait que les luttes, à la fin du XIXe siècle, entre les partisans de l'action directe (pillage, sabotage, bris d'outils...) et les défenseurs d'une « pression organisée... par des meetings, manifestations dans la rue, affichages... » ont été particulièrement vives. Elle est l'espace où la force de la mobilisation peut se faire voir puisque, comme l'avait dit le délégué Dupont, au Comité général de Londres, en 1866, dans la guerre des classes « la force c'est le nombre ». Enfin la rue est l'espace ouvert que les dominés peuvent occuper pour contester la volonté de puissance exprimée par les bâtiments clos du pouvoir dont la localisation structure l'organisation urbaine²⁰. Il est vrai que certains slogans ne se contentent pas de prendre la rue mais peuvent être aussi plus radicaux comme avec ce « dans le doute mets le feu » près duquel un scripteur prudent a ajouté « à prendre au 2^{ème} degré ».

On l'aura compris ce deuxième marché scriptural, interne en quelque sorte au monde étudiant, fonctionne bien : il suffit de voir les attroupements qui se forment devant les nouveaux slogans et les commentaires qui en sont fait pour comprendre que le lectorat est aussi composé d'étudiants. Ce marché se structure à partir de la hiérarchie des filières, des trajectoires universitaires, du capital militant possédé et du genre (les femmes, très présentes pourtant dans l'occupation des bâtiments universitaires comme le montrent les photographies réalisées, très actives dans l'élaboration des slogans principaux, ont cependant rarement écrit sur les murs). Reste que les oppositions entre les deux marchés les plus prolifiques, celui des militants des grandes organisations politiques hostiles au CPE et à la politique du gouvernement d'alors et celui des étudiants « contes-

20 Voir de Montlibert Ch., *L'impossible autonomie de l'architecte ; sociologie de la production architecturale*, Strasbourg, PUS, 1995.



tataires », peuvent évoluer d'une lutte d'occupation graphique des espaces principaux à des affrontements particulièrement vifs sur la stratégie du mouvement étudiant et sur les moyens tactiques à mettre en œuvre dont les déclarations écrites et surtout les prises de position dans les assemblées générales témoigneraient mieux que les graffitis qui, en la matière, se révèlent moins sensibles.

Le troisième marché scriptural est formé par les étudiants de passage ou par des étudiants isolés qui n'osent pas s'appropriier les espaces les plus visibles ou les plus centraux. En effet si certains étudiants rédigent et écrivent les grands slogans de la façade et du hall qui seront visibles par tous, d'autres se contentent des espaces peu visibles ou se voient relégués dans les couloirs peu fréquentés ou sur des murs de bâtiments annexes ou géographiquement périphériques ou encore se satisfont d'ajouter un commentaire de dérision à un slogan principal. Les commentaires, les injures, les dessins et caricatures, les obscénités et plaisanteries sexuelles n'apparaissent pratiquement que dans



ces espaces secondaires. Bien que les slogans soient essentiellement politiques la sexualité – thème, on le sait omniprésent dans les graffitis populaires²¹ – n'est pas absente des murs de l'université. Elle s'exprime sous une forme distanciée soit par l'usage de l'anglais « fuck » soit par l'utilisation de l'argot « niquer » anglicisé en « nick », soit plus directement avec les mots « cul », « bite », « pute », « con », soit de manière plus abstraite avec une symbolisation très ancienne du sexe féminin en forme de triangle parfois parcouru de traits²². On retrouve aussi sur les murs des « graffitis de pèlerin », comme les a appelés Leroi-Gourhan, qui indiquent par des tags ou des initiales plus ou moins enluminées, que le ou la signataire était présent à ce moment par exemple sous un graffiti construit sur un signifiant « quand le vain est tiré, il faut le boire » se superposent de nombreuses appréciations, commentaires, pensées, signatures de graffeurs multiples. Montrer sa présence passe parfois par une correction orthographique, attendue dans une faculté des lettres, comme c'est le cas avec l'ajout d'un accent circonflexe sur le mot « maitre » ou, à l'inverse par une injure à destination des étudiants sans doute dominants « nick les étudian » mais, plus souvent, par l'usage de la dérision en ajoutant à un slogan qui se veut sérieux un « Et Toc » ou un « BOF » ou le classique « poil au menton ! » ou encore « et patati et patata ». Enfin le « pèlerin » peut ajouter son propre commentaire au graffiti en le critiquant comme

21 McLean W., *Contribution à l'étude de l'iconographie populaire de l'érotisme*, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1970, 197p., Photographies de Clovis Prévost et William McLean.

22 Leroi-Gourhan A., *Le geste et la parole*, Paris, Éditions Albin Michel, Tome II : *La mémoire et les rythmes*. 1965, 287 p.



« con » ou en l'approuvant par un « ça c'est dit ! »

Reste qu'on peut aussi, sur ce marché, se différencier en pratiquant le dessin plus que l'écriture comme le montrent des dessins, caricatures, tags et graffes. On trouve par exemple un portrait d'un étudiant qui clame dans une bulle « le CPE c'est dehors », le dessin humoristique d'un ou d'une étudiante accroché(e) à un panneau indicateur qui souhaite la « bienvenue », une sorte de sphinx, une pieuvre, un jeu de marelle, des décorations plus abstraites de lignes courbes et de points, des silhouettes avec un bras levé de type bande dessinée ou très proche du dessin d'enfant, un homme chevelu nu, des tags « fuck CPE ! » utilisant le dynamisme et la couleur caractéristiques de ce type de repré-

sentation et même une fresque « no CPE » représentant la moitié du visage de ce qu'on peut penser être un étudiant combattant, le front ceint d'un foulard vert, proche d'un autre visage qui proclame « en grève », ce graffe est accompagné d'un slogan « la révolution ne se vote pas, elle se fait »²³. Enfin des étudiants de l'UFR Arts ont cherché à créer une héroïne du mouvement en l'illustrant d'une représentation, reprise dans différents lieux, (inspirée semble-t-il du visage de Marilyn Monroe peint par Andy Warhol), du visage d'une femme, dessinée et répétée sur des fonds de couleurs diverses avec des craies de couleurs différentes, manière de rappeler la spécificité de la filière Art dans l'université.

23 Crevoisier M-P., « Graffitis, tags et fresques murales », *Regards Sociologiques* 4, 1992.



2009 – Contre la loi LRU²⁴

En 2009 les trois marchés scripturaux sont moins différenciés qu'en 2006 : mieux le marché militant et le marché universitaire sont étroitement mêlés et, dans ces conditions, le marché des isolés est réduit à la portion congrue. Cette situation s'explique par le fait que les occupants forment un groupe minoritaire moins diversifié que ce n'était le cas des occupants de 2006. L'opposition directe à la LRU²⁵, à

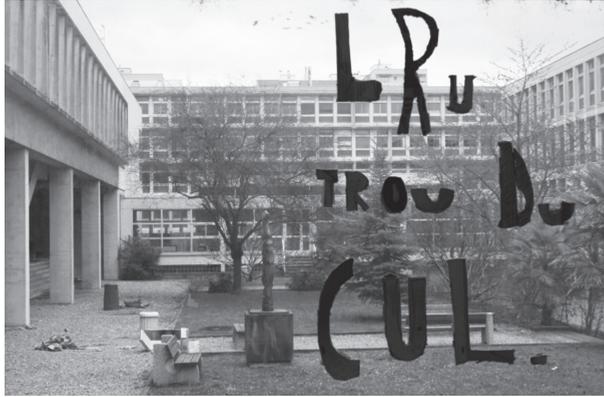
24 Photographies des pancartes et affiches de Simon Borja et Nina Faure.

25 La loi LRU, loi relative aux Libertés et Responsabilités des Universités, promulguée le 10 août 2007, modifie en profondeur les règles de fonctionnement des universités. Montlibert, Ch. de, *Savoir à vendre*. Paris, Raisons d'Agir Éditions, 2004. ID., « oui chef, bien chef » in Brisset Claire-Akiko (dir.), *L'Université et la recherche en colère. Un mouvement social inédit*, Bellecombe-en-Bauges, Édition Du Croquant, 2009, 63-84.

l'inverse de l'occupation contre le CPE qui a entraîné nombre de graffitis, n'a pas suscité une abondante production scripturale : on trouve seulement quatre inscriptions qui s'y réfèrent. La première indique, en grandes lettres, sur la baie vitrée de l'entrée de l'université, tournée vers l'extérieur pour être bien vue, « NON à la Marchandisation du savoir » ; la seconde traite de la recherche en affirmant « la recherche n'est pas du temps perdu », proposition renforcée par un dessin qui s'interroge sur les critères de carrière des chercheurs en représentant une femme jugée « rentable » parce que chimiste et un homme jugé « non rentable » parce que philosophe ; la troisième parle de privatisation de l'université et appelle à la mobilisation « contre la privatisation mobilisez vous » ; enfin, dans un passage, a été inscrit à la peinture « LRU trou du cul ». C'est le seul des graffitis qui soit peint. En effet la quasi-totalité des slogans sont portés sur de grandes feuilles de papier ou de carton pour ne pas endommager les bâtiments et parer ainsi à un reproche qui, au moment du CPE avait été adressé aux étudiants par le président de l'université, reproche que les occupants d'alors avaient réfuté en écrivant sur une baie « c'est de la gouache ».



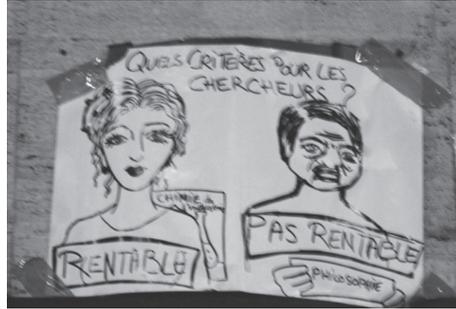
Les effets négatifs de la politique de l'éducation sont nettement soulignés avec « moins de fric dans l'éducation, plus de fric dans les banques » comme, plus directement, les conséquences de la loi sur les universités « demain les patrons et les flics à l'université



de Strasbourg ». A cette opposition à la loi LRU il faut ajouter une critique de la fusion des trois universités strasbourgeoises, décidée pour répondre au mieux aux exigences de la loi LRU, avec un slogan « l'université unique est sur une faille sismique, l'université va s'effondrer ».

L'occupation des locaux universitaires occupe par contre une place importante. Tout se passe comme s'il fallait montrer qu'il existait bien un groupe mobilisé contre la LRU puisque la loi proposée par la ministre Valérie Pécresse n'avait pas suscité de réactions politiques intenses : dans ces conditions, énoncer publiquement que l'université est bloquée est essentiel puisque c'est l'acte de transgression qui permettra de faire connaître la position prise sur les réformes de l'enseignement supérieur. Tout se passe comme s'il fallait afficher la « force probante » de la détermination à s'opposer à la loi LRU. De nombreuses affiches et pancartes annoncent que « l'université est bloquée » ou que « l'université de Strasbourg est bloquée ». Détourner une affiche qui vante les mérites de l'université de Strasbourg est aussi, en la matière, efficace : ainsi l'affiche apposée par les services de communication de la nouvelle université de Strasbourg qui proclame « elle est unique » devient « elle manifeste » et « université de Strasbourg » devient « université de S. bloquée ». Cette affiche réapparaît ailleurs avec « elle est unique et elle est bloquée ». L'occupation des locaux universitaires implique aussi que les cours n'aient plus lieu

comme l'indique le fait que le grand amphithéâtre soit barré par une bandelette (rouge et blanche, utilisée pour délimiter un chantier) sur laquelle a été écrit « danger zone de résistance active !!! ». Enfin parmi les revendications très gé-



rales apparaît une demande d'« une allocation d'autonomie pour tous les jeunes » suivie de « mort au salariat étudiant ». L'annonce de l'occupation des locaux universitaires peut vouloir se référer à des événements passés (le 23 mars 1968 est évoqué) et prendre une tournure humoristique comme s'il s'agissait de la pose d'une plaque commémorative : « le 23 mars 2009 A.D. ICI a eu lieu la prise historique de la FAC de DROIT par des étudiants mobilisés contre les réformes universitaires ». Elle peut aussi s'inscrire dans une sorte de mémoire collective plus ou moins imaginaire avec une référence à un grand mouvement révolutionnaire et à ses répercussions locales : « la commune libre de Strasbourg 1871-2009 ».



Une occupation ne peut tenir que si elle est soutenue par un grand nombre d'étudiants qui, sans y participer, voit cet acte hérétique avec

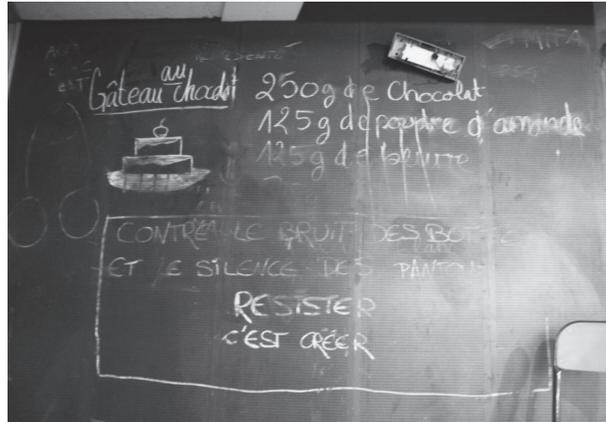
sympathie. Aussi, comme au moment de l'occupation de 2006 contre le CPE, de nombreux slogans appellent-ils à l'unité et à la mobilisation : « restez unis », « on a besoin de vous », « lève toi », « lève toi comme se lève la rue ». Le slogan « chacun peut être important car chacun peut servir à quelque chose (signé MLK) » est suivi d'un « Mobilisez vous » ; il est accompagné d'un dessin emprunté à la célèbre affiche de mobilisation représentant un président américain pointant un doigt vers l'électeur – affiche dont il existe un équivalent soviétique représentant un ouvrier bolchevik pointant le doigt vers le spectateur – « Etudiants mobilisez-vous ». Bien entendu la liaison avec l'opposition à la loi LRU est réassurée par les grands slogans inscrits dans le hall de l'université « contre la privatisation mobilisez vous ». Mais les appels peuvent aussi être moins codifiés comme le montre l'usage d'un vocabulaire plus relâché « bougez vous », « marche ou grève » ou se faire plus pressants comme avec « contre le bruit des bottes et le silence des pantoufles résister c'est créer » ; cette maxime est utilisée par des groupes appartenant à la fédération anarchiste. Certaines pancartes n'hésitent pas à pratiquer la culpabilisation : « ne pas s'engager c'est approuver » ou « la résignation est un suicide », phrase empruntée à une chanson de Manu Chao très liée, par son grand-père, aux républicains espagnols et aux guérilleros sud-américains. Honoré de Balzac serait l'auteur de cette maxime qui était déjà présente lors de l'occupation des bâtiments universitaires de 2006.



L'occupation de 2009, dans laquelle les étudiants qui investissent les locaux universitaires sont très minoritaires et, de ce fait, sont obligés de barricader les entrées du bâtiment (avec des tables, des chaises, des panneaux, des chaînes...) ne peut se maintenir que si elle s'organise. En effet un tel acte de transgression, s'il veut s'inscrire dans une durée (que l'on sait bien être relative), suppose de se routiniser pour faire face aux contraintes et exigences de la vie quotidienne aussi des pancartes réclament-elles du « Matos : grands sacs poubelles, Frigo, cafetières, thermos, matos de cuisine, futs de flotte de 5 litres, matelas, couvertures » ou des « cordes, chaînes, cadenas... ». La composition du gâteau au chocolat a même été recopiée sur un tableau noir. Durant l'occupation, et dans la mesure où le siège se prolonge, des échanges nombreux entre les occupants se nouent autour de la nourriture, de la fête, du couchage... des oppositions et des histoires d'amour s'esquissent ou prennent fin donnant aux slogans et graffitis d'autres sens que ceux proclamés.



Reste qu'une occupation se doit, en milieu étudiant, d'être militante et à ce titre mobilisatrice, aussi les slogans principaux sont-ils souvent accompagnés de petits graffitis inscrits sur des cartons ou des feuilles de papier collés qui informent que « la manif aura lieu le jeudi 19 à 14h, place rouge, devant la fac de droit » ; qu'il y aura une « manif-action le 17 », une « méga-manif le 19 », des rencontres « ce soir ici débat



médias et mobilisation salle 3204 à 19H », des conférences « conférence de V. Lozach et M. Hadjisk sur le new public management, amphitheâtre 3, 20 h 30 » et des débats « débat sur le thème médias et mobilisation sociale, mercredi 25 mars, 19h au patio ». Cette annonce est portée sur une affiche qui représente un policier menaçant, matraque levée, dont la combinaison est décorée de logos de médias (le Monde, le Figaro, TF1, les DNA...), de groupes privés (Carrefour, Crédit agricole...) et d'organisations (medef...) évoquant ainsi l'idée que le monde journalistique est, comme la police, au service des groupes journalistiques. De même un panneau d'informations a été mis en place avec des affichettes sur des commissions consacrées à la presse, l'action, les tracts, l'occupation blocage, la convergence, les AG... Enfin les affiches consacrées aux médias sont nombreuses : « désinformer pour mieux réformer » ou « les médias mentent » éditées par le journal « Le plan B » collées sur de nombreux murs. Ce thème des médias a d'ailleurs suscité une « installation » faite de moniteurs d'ordinateurs montés sur des postes de télévision accompagnée de cette pancarte « NON à la Sarko TV ».

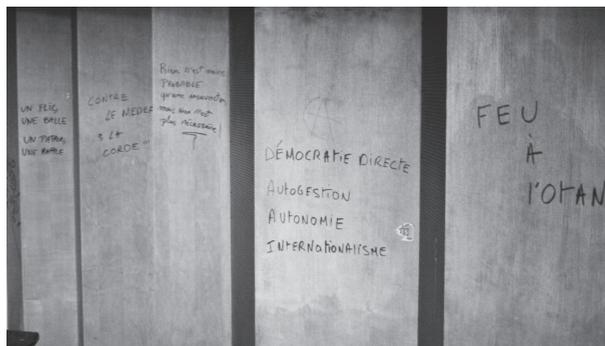




Ce travail de mobilisation suppose aussi de maintenir le moral du groupe car les étudiants qui occupent l'université doivent se sentir solidaires les uns des autres pour accepter de continuer cette pratique illégale qui, parce qu'ils ne sont pas soutenus activement par les partis d'opposition, pourrait vite être considérée comme illégitime. Tout se passe comme s'il fallait susciter un empressement propre à ranimer la foi dans une vision partagée de la situation et de l'avenir et surtout une ardeur à même d'éviter la démoralisation et la démobilisation. Chacun sait que la police peut intervenir à la demande des autorités universitaires, (le slogan de 1968 réapparaît avec « Police partout justice nulle part »), aussi la conscience du risque (risque de bagarres et d'arrestations) est-elle très présente. Dans ces conditions la police apparaît comme le repoussoir dont on rabaisse la puissance : ainsi est-elle stigmatisée avec « police nationale = milice du capital » ou ridiculisée en dénonçant par avance la possibilité d'exercice de la violence policière « pas besoin de slogan quand on a des flashes balles ». Comme par une sorte de retournement magique la police peut être ouvertement attaquée « un flic une balle » et associée au patronat « un patron une rafale ». Mais il importe surtout

de renforcer la croyance dans la force et la détermination du groupement mobilisé. Occuper l'université – alors qu'aucun mouvement social fort ne soutient cette action (à l'inverse de l'occupation du CPE qui bénéficiait du soutien d'une large partie de la population et de la solidarité active des syndicats et partis d'opposition) – est un acte hérétique – (souligné par une inscription qui annonce que « les sangliers sont lâchés » début d'une chanson de Noir Désir ; ce groupe rock qui a chanté de 1980 à 2010 était très inspiré par Baudelaire, Verlaine, Gérard de Nerval, Lautréamont, Apollinaire, etc.) – qui, en cherchant à briser la domination et la résignation qui l'accompagne, crée en quelque sorte des héros, (les étudiants occupants). Ou, pour parler comme Max Weber, des quasi prophètes charismatiques qui ne peuvent renoncer sans se déjuger (selon la logique du noblesse oblige), d'où les inscriptions qui affirment (avec de grands caractères comme pour amplifier et solenniser la déclaration) « ni prison ni répression n'arrêteront nos rébellions » ou « négocier c'est capituler. Nous lutterons jusqu'à l'abrogation ». En somme, négocier est associé à une acceptation d'une défaite qui mettrait en question l'honneur des manifestants aussi ne peut-on que refuser. Ce thème est répété en mode mineur avec des « camarades ne lâchons rien » ou « la rage du peuple, on ne lâchera rien camarades ». « Ne rien lâcher » devient, à ce moment, une des expressions fétiches des mobilisations populaires. Lâcher évoque, d'après Littré, la diminution de la tension, le recul, la perte, la débandade... mais aussi, par consonance avec lâche, le manque de vigueur, l'absence de courage, la bassesse... « ne rien lâcher » est une sorte de refus de ces images négatives. Cette formule connaîtra un certain succès puisqu'elle deviendra le refrain d'une chanson de Hk et les Saltimbanks « on lâche rien, on lâche rien... » qui sera entonnée par les manifestants des défilés de gauche.

Mais il ne suffit pas d'exhorter à la résistance encore faut-il la soutenir par une vision partagée tant une représentation efficace suppose d'expliquer le monde pour agir sur son organisation. Les étudiants qui se sont barricadés dans l'université développeraient vite une mentalité d'assiégés s'ils ne recréaient pas en permanence



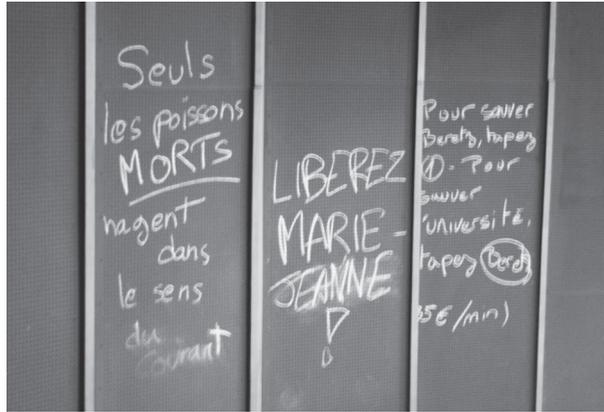
une vision commune qui suppose que chacun croit avoir la même compréhension du monde que les autres et croit que les autres sont tout autant mobilisés qu'on l'est soi-même par cette manière de se représenter le monde social. Tout se passe donc comme si ce travail de réarmement moral nécessitait l'énonciation de grands principes qui permettent d'inscrire l'occupation dans une tradition de contestation de l'ordre établi et, en s'appuyant sur un passé glorieux, de grandir l'action présente ce que fait bien l'annonce de la « Commune libre de Strasbourg 1871-2009 » et la nomination de la place de l'université en « Place rouge ». A partir du 10 novembre 1918, le drapeau rouge a flotté durant quelques jours à Strasbourg comme le rapporte Alfred Döblin dans son roman « Bourgeois et soldats »²⁶. Dans cette même perspective la philosophie politique est objectivée avec un « gouverner en obéissant AU PEUPLE » ou avec une citation de l'article 35 de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen « quand le gouvernement viole les droits du peuple l'insurrection est pour le peuple et pour chaque partie du peuple le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs ». La philosophie politique s'exprime aussi « démocratie directe, autogestion, autonomie, internationalisme ». La liberté comme la résistance, dès lors, réapparaissent avec « en ce jour nous nous battons pour la liberté » écrit à la craie sur

26 On sait que Alfred Döblin a critiqué l'alliance du parti socialiste allemand avec le président Hindenburg, qu'il a milité contre le nazisme puis qu'il a fui l'Allemagne après la prise du pouvoir par Hitler et qu'en France il a participé à la lutte contre la propagande nazie.



un tableau noir – référence implicite au poème de Paul Eluard « *Sur mes cahiers d'écolier, sur mon pupitre...j'écris ton nom liberté* » – et « contre un gouvernement criminel (adjectif écrit en rouge) Résistance », enfin le célèbre « ni dieu ni maître » est repris plusieurs fois ; Cette devise, devenue la maxime de l'anarchie, a été le titre du journal fondé en 1880 par Auguste Blanqui (1805-1881), partisan de la violence insurrectionnelle pour promouvoir la révolution socialiste, qui fut, on le sait, emprisonné pendant de nombreuses années. Ces principes sont en quelque sorte relayés par des inscriptions philosophico-littéraires : l'une affirme que « ce n'est pas un gage de bonne santé que d'être bien intégré dans une société profondément MALADE » – maxime empruntée à la philosophie de Jiddu Krishnamurti (1895-1968) – l'autre déclare que « Nous ne voulons pas du moins pire des avenir mais du meilleur des futurs », une autre énonce que « le désordre c'est l'ordre moins le pouvoir » – phrase empruntée à une chanson de Léo Ferré – ou que « seuls les poissons morts nagent dans le sens du courant » qui est un dicton alsacien « Nümme d'tote fisch schwimme met'm strom ».

Les inscriptions peuvent aussi chercher à briser l'adhésion à l'ordre habituel que ce soit par un travail cognitif ou par un travail de dramatisation. Pour ce faire – Université et surtout faculté des Lettres obligent – des noms de la pensée contestataire sont convoqués : la



littérature est invitée avec une citation de B. Brecht « ne serait-il pas plus simple pour le gouvernement de dissoudre le peuple et d'en élire un autre ? » Le poème de Berthold Brecht intitulé « La solution » dont cette citation est extraite a été écrit après la révolte des ouvriers de RDA du 17 juin 1953 contre leurs conditions de vie²⁷. L'histoire s'affiche avec l'attribution d'un nom aux amphithéâtres qui deviennent « Louise Michel », « Ulrike Meinhof », « G. Brassens » ; la coexistence de références idéologiques divergentes apparaît d'ailleurs clairement ici entre, d'un côté, Louise Michel, héroïne de la Commune de Paris, militante blanquiste puis anarchiste et Ulrike Meinhof, militante de la « Rote Armee Fraktion » responsable de la destruction de l'ordinateur américain chargé de programmer les bombardements du Viêt-Nam, retrouvée morte pendue dans sa cellule de la prison de Stuttgart-Stammheim, et, d'un autre côté, Georges Brassens défenseur anarchiste de l'individualisme.

La poésie est aussi présente avec un vers d'une chanson de H.F. Thieffaine « tout corps branché sur le secteur est appelé à sémouvoir... » emprunté à la fin d'une strophe « Veuillez dégager le vide ordure s'il vous plaît/ et ne pas laisser les enfants s'amuser avec les fils/ à haute tension/ tout corps vivant branché sur le secteur/ étant appelé à sémouvoir/ ». La fin de ce poème-chanson donne plus clairement

²⁷ In *Poèmes T.7 1948-1956*, Paris, L'Arche, traduction de Maurice Regnaud.



le sens de la rupture avec l'ordre établi suggéré dans l'inscription portée sur le mur de l'université « il te faudra sans doute changer de tête/ et puis brancher ton cerveau sur ton cœur/ Rien ne sera jamais plus comme avant/». Ces inscriptions sont parfois illustrées par des dessins comme celui d'une grande silhouette bras levé, poing fermé, encadré par « nous écrivons l'histoire choisissons notre plume » ou par des affiches très inspirées par celles qui ont été produites en mai 1968 par l'atelier de lithographies des Beaux Arts, comme celles qui affirment « sur le pavé les SDF » détournant le célèbre « sous les pavés la plage », ou « faites l'amour pas les magasins » détournant le slogan « faites l'amour pas la guerre », ou encore des affiches qui prônent l'internationalisme avec « ni frontières ni barrières » ou « avec ou sans papier travailleurs unis ». Le jeu de mot peut aussi être utilisé avec « mieux vaut 68tard que jamais ».



Ce type d'inscriptions correspond à un marché plus intellectuel qui, ici, se recoupe souvent avec un marché plus militant comme en témoignent l'inscription « le front universitaire se lève, le savoir est une arme qui fait peur » – Léon Trotski serait l'auteur de cette formule - ou une grande pancarte murale qui proclame, sous forme de tag, que « le savoir est une arme... DEGAINEZ !! ».

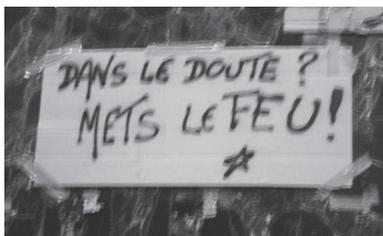


L'énonciation des principes s'accompagne d'une compétition vive entre les représentants des différentes composantes révolutionnaires participant à l'occupation (autonomes, anarchistes, trotskystes, marxistes, forces antimilitaristes...) qui multiplie les inscriptions pour affirmer leurs points de vue. Le capital et les patrons constituent dans cette perspective une des cibles principales. Ainsi peut-on

lire qu'il existe une « diktatur du capital » illustrée par le dessin d'un visage caractérisé par une petite moustache qui, associée à l'allemand, veut évoquer Hitler. De nombreuses inscriptions à la craie portées sur les murs du grand amphithéâtre où se tiennent les assemblées contribuent à ce travail de critique du capital comme avec « du capital ne soit plus le serviteur » – phrase extraite soit des poèmes anarchistes de Charles d'Avray (né en 1878), soit du recueil de chansons de Marc Ogéret dédiées au « triomphe de l'anarchie » – ou référence à Marx « toutes et tous contre le profit » ou encore « la rentabilité est devenue l'idéologie », « l'économie est plus que jamais l'idéologie ». Le Medef est directement visé avec « medef = jaune » et, plus violemment, « contre le Medef la corde » ou « un patron une rafale ». L'Etat est la seconde cible, presque toujours associé au capital « feu à l'Etat, feu au capital, guerre sociale » ou à la police « que crève l'Etat policier ».



Le projet révolutionnaire est très représenté : « les barricades ferment la route mais ouvrent la voie – citation de mai 1968 –, c'est l'insurrection qui vient» – référence au livre « L'insurrection qui vient » écrit par un « comité invisible » et édité en 2007 par Eric Hazan – ou « rien n'est moins probable qu'une révolution mais rien n'est plus nécessaire ». Les références peuvent aussi être précises avec « de la Grèce à la Martinique, de Tarnac à la Guadeloupe, c'est l'insur-



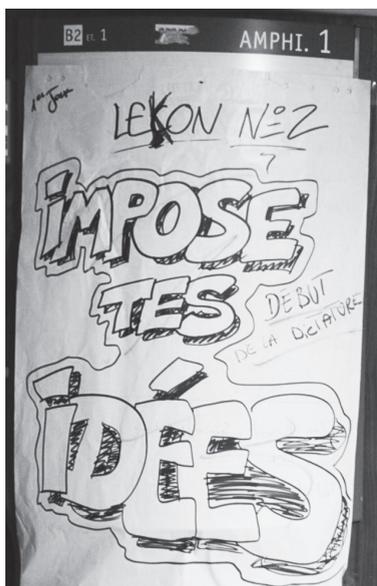
rection qui vient ». Cette phrase contient des références aux manifestations et aux heurts violents de la jeunesse grecque avec la police après la mort d'un étudiant; elle renvoie aussi au village de Tarnac où vit Julien Coupat mis en examen pour « direction d'une association de malfaiteurs et dégradation en relation avec une entreprise terroriste » et aux manifestations contre la vie chère en Martinique et à la Guadeloupe. La dimension de la force et de la violence révolutionnaire est ainsi beaucoup plus présente qu'au moment de l'occupation du CPE. Les références à la lutte sont omni présentes avec des inscriptions générales comme « pas de justice, pas de paix, vive l'action directe » – référence au mouvement anarcho syndicaliste de la fin du XIXe siècle et au groupe « action directe » de Marc Rouillan et Nathalie Ménigon – ou plus émotionnelle comme « la rage du peuple » – en 2004 des artistes réunis à Marseille ont créé un groupe nommé « la rage du peuple ». Après avoir soutenu les révoltes des quartiers populaires en 2005, ils se sont rapprochés, à Porto Allegre, du mouvement alter mondialiste et antiglobalisation. Le terme de « rage » renvoie aussi au groupe « rage against the machine », groupe de musique metal et rap, très écouté à ce moment pour ses chansons contre le racisme et le capitalisme. Les inscriptions peuvent aussi être plus opérationnelles comme « grève générale insurrectionnelle » – Expression qui renvoie aux manifestations de Moscou en 1917, à l'Espagne de 1933, à la grève des cheminots de 1944 en France, à la grève des mineurs de 1960-1961 qui se voulaient révolutionnaires – ou encore « guerre sociale » – l'expression « guerre sociale » a été utilisée par Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht puis a été reprise par des membres de « Socialisme et barbarie »; elles peuvent aussi en appeler à la violence de manière euphémisée « la révolution ne se fera pas avec des fleurs » ou plus directe « le pouvoir est au bout du fusil », expression attribuée à Mao Tsé Toung, « dans le doute mets le feu », « Mort aux chefs ».



Enfin des militants ont affichés leur opposition au sommet de l'OTAN qui doit se tenir à Strasbourg avec le drapeau de la paix « PACE », une affiche de la coordination anti OTAN « NON à l'OTAN » et des affiches qui affirment « ils veulent nous vendre l'OTAN comme les supermarchés nous vendent le bonheur... toutes et tous contre le profit, lutte générale contre le militarisme, l'impérialisme, la guerre et la misère » ou qui proclament « feu à l'OTAN ». D'autres ont collé une affiche éditée par CQFD (ce qu'il faut dire, détruire, découvrir) – « CQFD » est un mensuel de critique et d'expérimentation sociale – qui proclame « travailler plus pour » et met en scène une sorte d'homme animal enfermé dans une roue. Enfin on trouve aussi une affiche de l'UNI contre le communautarisme qui soit a été apposée au début de l'occupation soit était déjà là et n'a pas été arrachée.

Reste que les affirmations générales n'empêchent pas l'expression des conflits locaux avec les autorités universitaires comme le montre l'installation humoristique d'un fauteuil sans pied sur lequel a été apposée l'étiquette « Mooosieur le président » ou encore un code d'appel du président de l'université « pour





sauver Beretz taper 1, pour sauver l'université tapez Beretz, 35 euros par mn » et, plus critique, une affiche qui vise un professeur de l'université alors vice-président du conseil scientifique rappelant une de ses déclarations « de toute manière ils cherchent l'affrontement, signé Deneken ». Le même professeur est d'ailleurs mis en cause sur une affiche qui représente une silhouette humaine lâchant, dans une poubelle, un papier portant son nom accompagné de « rien n'est définitif !!! L'avenir est à nous. » Une action

est aussi montée contre le président de l'Afges (association fédérative générale des étudiants de Strasbourg spécialisée dans la gestion des équipements universitaires destinés aux étudiants) « on a voté le lynchage d'Arnaud W » dont le nom a d'ailleurs été donné aux toilettes ouverts aux occupants devenus « amphi Arnaud Willem »²⁸.

Si au moment de l'occupation de 2006 contre le CPE les graffitis des étudiants de passage étaient nombreux il n'en est pas de même ici, néanmoins on peut observer sur un slogan en partie illisible « jeunesse lève toi, vieillesse... ». L'ajout d'une note et d'un commentaire de professeur « 15/20 peut mieux faire » sur un slogan peut amener une touche d'ironie. Un « pèlerin », sur une pancarte qui disait « leçon n°2, impose tes idées », (parodiant une publicité pour une marque de sous-vêtements féminins), a ajouté une correction en « leçon n°2 » et un commentaire « début de la dictature ». Enfin, à la différence du mouvement contre le CPE, on ne note aucun graffiti sexuel hors un graffiti évoquant une fusée de l'Otan dont la dimension de symbole phallique a été accentuée.

²⁸ Information communiquée par Clément Bastien.

Conclusion

Il apparaît nettement au terme de ce travail comparatif que le mouvement étudiant est plus diversifié et différencié qu'il n'y paraît au premier abord. Le fait de pouvoir comparer deux occupations des mêmes locaux, séparées par un bref intervalle temporel, est en quelque sorte une situation quasi expérimentale qui montre bien que le contenu des messages inscrits sur les murs varie surtout en fonction de la situation politique générale. Considérant que l'expression des graffitis, des dessins et des tags, des slogans et inscriptions sur les murs est largement ritualisée ou plus précisément qu'elle fait partie d'une sorte de mémoire codifiée – il y a très peu de production de nouvelles maximes – qui, de plus, est renouvelée régulièrement par de grandes manifestations collectives, on peut constater que cette production scripturale objective, in situ, les manières dont des étudiants puisent dans un répertoire d'aphorismes et de maximes pour exprimer publiquement leurs façons de percevoir le monde et, de ce fait, mettre à l'œuvre cette connaissance et orienter leurs actions dans le monde pour transformer l'ordre social. La comparaison des deux occupations montre bien que, même s'il y a un certain nombre de thèmes communs (l'opposition au capitalisme, la dénonciation d'une connivence entre l'Etat et le Capital, la critique de la justice et la dénonciation de la police, la critique des médias, la valorisation de la liberté), les différences sont marquées: dans le premier cas les slogans politiques orientés contre le CPE l'emportent, dans le second cas les slogans et maximes révolutionnaires puisés dans le répertoire des différents courants idéologiques contestataires sont les plus nombreux. Mieux une esquisse de division du travail différenciée semble s'opérer parmi les productions scripturales : tout se passe comme si, en 2006, les inscriptions « argumentatives » s'attachant à trouver des arguments pour justifier l'occupation et les slogans « organisateurs » qui se préoccupent d'anticiper les conséquences de la protestation et de mettre en place les défis étaient les plus nombreux et les plus visibles alors que, en 2009,

les inscriptions « animatrices » qui se montrent plus sensibles à tout ce qui permet de transformer l'assemblée des participants en un groupe dont il faut maintenir le moral et les mots plus « idéologiques » qui s'emploient à renouveler le répertoire des slogans élaborés depuis 1968 en puisant dans des répertoires contestataires sont plus présents. Cette différence entre la production scripturale des deux occupations trouve sans doute sa source dans le degré d'implication des étudiants et des militants des partis et syndicats : autant dans le premier cas la participation étudiante est importante dans la mesure où toutes les organisations syndicales soutenues par tous les partis politiques d'opposition au gouvernement de l'époque sont parties prenantes dans la demande de retrait du CPE, ce qui, dans une certaine mesure, en rendant l'occupation moins illégitime, diminue l'intensité de la concurrence entre les scripteurs pour se faire reconnaître comme porte-parole, autant, dans le cas de l'opposition à la loi LRU, les étudiants occupants sont minoritaires, peu soutenus par les partis politiques d'opposition au gouvernement divisés sur l'appréciation portée sur la loi LRU, peu soutenus par les organisations syndicales dont nombre de mandants ne sont pas concernés au premier chef par l'enseignement supérieur et la recherche, guère portés par une « humeur collective » qui n'est pas mobilisée par le problème de l'organisation et du fonctionnement de l'université, aussi l'occupation est-elle plus ferme (toutes les issues du bâtiment sont bloquées), plus concentrée (seul le hall d'entrée est occupé et recouvert de banderoles et pancartes – les couloirs, à l'inverse de l'occupation du CPE, sont vides et ne seront pas graffités); l'activité discursive y est plus intense, plus idéologique, plus prophétique en quelque sorte dans ces formes et ces contenus. Les slogans utilisés par les organisations syndicales et relayés par les étudiants dans le hall du bâtiment réclamant le « retrait du CPE » n'ont, au moment de l'opposition à la LRU, pas d'équivalents : on dit, bien sûr, « non à la LRU » mais surtout profite-t-on de l'occupation pour exprimer une vision qui se proclame révolutionnaire très contestatrice de l'ordre social. Autant en 2006 deux marchés scripturaux s'affrontent (celui

des militants des partis d'opposition et celui des étudiants intellectuels contestataires) autant en 2009, les différentes tendances idéologiques et les différentes appréhensions de la situation sont plus étroitement entremêlées. Dans la mesure où les partis dominants la gauche, très présents en 2006, ne sont guère actifs en 2009 alors que, par contre, les anarchistes, autonomes, maoïstes, guevaristes... sont bien représentés, le marché intellectuel et le marché militant minoritaire s'entrecroisent sans cesse. Dans ces conditions on comprend que les étudiants de passage (« les pèlerins ») soient quasiment absents ou ne laissent pas de traces sur les murs comme cela avait été le cas au moment de l'occupation du CPE.

L'occupation des locaux universitaires n'est donc qu'une pratique parmi d'autres – il suffit, pour le comprendre, de penser aux opérations de distribution de tracts, aux meetings, aux manifestations défilés, aux opérations « coup de poing » de blocage de routes ou de voies ferrées, aux retenues et séquestrations de dirigeants, aux saisies de matériel, aux batailles avec les forces de police... A ce titre elle s'inscrit dans des configurations du champ politique très différentes et la structure des relations entre les types de pratiques peut s'en trouver affectée. C'est dire que les occupations, même si elles tiennent une place importante dans l'espace médiatique parce qu'elles produisent de la visibilité, ne prennent tout leur sens que replacées dans l'ensemble des pratiques de protestations.

Dans la première configuration, le CPE, tout se passe comme si l'occupation servait de relais et d'amplificateur des messages de mobilisation pour les défilés alors que dans la seconde, la loi LRU, tout se passe comme si l'occupation devenait un lieu d'effervescence sociale pour des minorités contestataires cherchant à faire entendre leur message.

L'opposition au CPE mobilise contre le gouvernement les partis de gauche et les syndicats qui organisent de grandes manifestations relayées par les députés et sénateurs du PS et du PC, aussi l'occupation de l'université n'est qu'une pratique protestataire parmi d'autres : tout se passe comme si elle avait lieu pour contribuer à la diffusion du message politique et ainsi susciter la participation aux grands défi-

lés organisés par les syndicats. Cette configuration du champ politique suscite la participation d'étudiants plus ou moins engagés dans les partis de gauche, dont les jeunes socialistes, et, dans ces conditions, on comprend que les slogans contre le CPE soient nombreux et occupent les emplacements les plus visibles : il s'agit en quelque sorte d'imposer au monde étudiant une vision commune d'indignation devant les propositions gouvernementales et de proposer une action (retirer le projet de création du CPE). Les inscriptions forment un ensemble cognitif composé de propositions idéologiques qui disent ce qu'est et ce que devrait être le monde. Elles sont censées assurer une organisation cognitive des principes de compréhension et d'action dans le monde. Elles sont aussi organisatrices des appartenances et le support de la croyance. Avec les mots clés autour desquels elle se structure, l'idéologie proposée sur les murs de l'université devrait contribuer à unifier le monde étudiant. On comprend, dans ces conditions, que le discours des inscriptions et des graffitis se transforme vite en appel mobilisateur : ses mots devraient devenir des mots de passe permettant aux individus de se reconnaître dans le même camp et des emblèmes qui les aident à se regrouper. Les effets d'imbrication, d'entrelacement et d'englobement des thèmes qui, avec les métaphores, les métonymies et les synecdoques, caractérisent le discours de mobilisation fonctionnent ici pleinement²⁹. Cette dynamique devrait donc, dans une certaine mesure, participer à la consécration des responsables des organisations de gauche. On comprend aussi que les étudiants « contestataires », très hostiles au projet gouvernemental de mise en place du CPE, mais aussi, à partir de leurs sensibilités plus « révolutionnaires », souvent opposés aux partis de gauche de gouvernement, ne puissent pas ouvertement contester la stratégie retenue et se contentent, le plus souvent, de se référer aux inscriptions de 1968 qui font autorité.

En 2009, l'opposition à la LRU ne soulève guère les protestations, à l'exception du parti communiste, que de certains étudiants et d'un

29 Montlibert Ch. de, *Crise économique et conflits sociaux dans la Lorraine sidérurgique*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1989.

nombre limité d'enseignants et de chercheurs. Le PS a, en effet, à ce moment, une position très ambivalente du fait de l'implication de l'ancien premier ministre, Lionel Jospin, dans l'élaboration de la stratégie de Lisbonne, (le 23 et 24 mars 2001), en faveur d'une Europe de la connaissance, qui a légitimé le processus de réforme des universités, comme de ses deux ministres de l'enseignement : Claude Allègre impliqué dans le processus de Bologne et Jack Lang approuvant les réformes au sommet de Prague. Dans ces conditions le champ politique est peu mobilisé par cette question aussi les étudiants qui s'engagent dans la protestation contre la loi LRU doivent-ils briser l'ordre symbolique, dont la représentation de la domination qui conduit à la résignation, par un acte illégal qui apparaît comme le moyen d'attirer l'attention et de montrer sa détermination. C'est en quelque sorte une transgression héroïsée qui vise à rompre l'ordre établi et la soumission. Il s'agit bien d'une tentative de rupture à même de briser cette sorte d'orthodoxie qui unit les représentations dominantes (discours sur la nécessité de réformer les systèmes universitaires pour les adapter aux besoins de l'économie) et les représentations dominées (accord d'une partie des familles et des étudiants avec des projets censés améliorer l'emploi des étudiants, soumission d'enseignants aux injonctions des puissances sociales soutenant la réforme que sont la Banque mondiale, la Commission européenne, l'UNICE, le gouvernement..., lassitude d'autres enseignants après les nombreux changements mis en place et résignation devant la faible efficacité des protestations et enfin intérêt des occupants des fonctions de responsabilités universitaires à accroître leurs responsabilités). Occuper les locaux universitaires devient une sorte d'acte hérétique qui vise à renverser la subordination et à donner une orientation nouvelle. Les étudiants des minorités contestataires, qui accomplissent cet exploit « héroïque » qu'est, dans ces conditions, l'occupation, réalisent donc une sorte de subversion pour dénoncer le caractère à leurs yeux insupportable de la situation et la possibilité d'énoncer un autre avenir qu'ils veulent révolutionnaire.

Reste qu'il ne suffit pas de rendre compte des marchés scripturaux qui prévalent dans l'occupation des locaux universitaires pour

en épuiser toute les significations et les « comprendre³⁰ » même si, comme l'écrivait Pierre Bourdieu « il faut poser qu'expliquer et comprendre ne font qu'un. »³¹ Ni d'ailleurs de rendre compte des jeux avec les mots pour saisir la représentation sociale de la société qui est produite dans et par ce travail collectif.

Il faut en effet voir d'abord que, dans ces pratiques « discursivo-graphiques », réapparaissent de nombreuses formes de la poésie populaire : la devinette d'abord (ce dont le nombre conséquent de slogans terminés par un point d'interrogation témoigne), le surgissement d'in vraisemblances (comme celles qu'entraînent les commentaires apposés près des citations savantes), l'usage de vrais ou de faux proverbes affirmant contre tout réalisme l'arrivée d'un autre monde, l'usage de l'humour, le récit très court qui force le trait et toutes les citations empruntées à des chansons qui, elles-mêmes, sont inspirées par des poésies. Ici la métaphore et la métonymie sont reines. L'image est omniprésente comme dans toute la poésie. Elle permet d'atteindre, avec les jeux sur les signifiants, une sorte d'au-delà de la réalité immédiate. La métaphore, qui permet tous les jeux avec les mots, sans cesse à l'œuvre sur les murs de l'université occupée, est d'une certaine façon complémentaire de nombre de discours universitaires qui, pour critiques du « monde réel » qu'ils soient, n'en cherchent pas moins leur cohérence dans l'organisation logique des signifiés³². L'assemblage des citations, slogans, graffitis forme donc une parole, semblable au résultat de l'écriture automatique des surréalistes, qui est, en quelque sorte, l'autre versant – du côté de

30 La compréhension indiquée ici renvoie à la compréhension telle que l'a définie Max Weber. Sa définition de la sociologie accorde, on le sait, une place centrale au « sens subjectif » que les agents donnent à une pratique sociale comme au « sens visé » par les agents par rapport au comportement d'autrui. (*Économie et société*, p. 4) ; sens qui « n'est donc pas un sens quelconque objectivement « juste » ni un sens « vrai » élaboré métaphysiquement. »

31 Bourdieu P., dir., *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1998.

32 Il est vrai que, comme l'a montré Jacques Lacan, « le transfert du signifié, tellement essentiel à la vie humaine n'est possible qu'en raison de la structure du signifiant ». Lacan J., *Le séminaire de Jacques Lacan. Livre III, Les psychoses, 1955-1956*, (texte établi par Jacques-Alain Miller), Paris, Éditions du Seuil, 1981, 258.

l'imagination – du discours de la pensée critique qui lui est toujours du côté de la rationalité. D'un côté le discours savant universitaire objective, en s'appuyant sur les preuves, les dimensions cachées du monde, d'un autre côté le discours graphique des occupations de l'université décrypte, grâce aux images, les sens cachés du monde en annonçant « une anarchie épidémique qui arrachera chacun au sort commun... » et un monde où « le principe d'utilité deviendra étranger... »³³. En somme cette poésie politique pratique, grâce aux figures de style variées qu'elle utilise, une sorte de choc qui délégitime les structures d'ordre et initie, ici et maintenant dans la vie quotidienne des occupants et dans l'avenir par l'imagination, à une vie hors des normes et des codes de la répétition de la vie quotidienne. Mais comme l'écrivait André Breton³⁴ : « Il va sans dire que les conditions que nous fait la vie s'opposent à l'ininteruption d'un exercice aussi gratuit de la pensée. Ceux qui s'y sont livrés sans réserves, si bas qu'ensuite certains d'entre eux soient redescendus, n'auront pas un jour été projetés si vainement en pleine *féerie intérieure*. Auprès de cette féerie, le retour à toute activité préméditée de l'esprit, quand bien même il serait du goût de la plupart de leurs contemporains, n'offrirait à leurs yeux qu'un pauvre spectacle. »

En parlant de féerie, Breton percevait justement ce que « l'effervescence sociale », engendrée par la transgression et l'attente, en commun, dans une sorte de petite société assiégée, peut produire. Cette espèce de texte écrit sur les vitres, les murs, sur du carton, du papier, du tissu... fait de la métaphore le sujet d'une longue proposition qui annonce la création d'un monde nouveau. Avec cette production se réintroduit l'utopie d'un univers social débarrassé des rapports de domination. Il se passe dans le travail intellectuel réalisé durant l'occupation quelque chose de plus que dans les spéculations individuelles. Les occupants pensent plus vite et plus intensément que dans les situations communes : ils voient leurs capacités amplifiées et contribuent – en rassemblant, ensemble, un refus des

33 Aragon L., *Le paysan de Paris*, Paris, Gallimard, 1926.

34 Breton A., *Second manifeste du surréalisme*, Paris, Simon Kra, 1930.

contraintes imposées par l'Etat, une délégitimation de l'ordre bourgeois et l'énonciation d'éléments d'utopie – à l'élaboration d'une représentation d'un autre monde qui les transporte. « Cette synthèse [celle que forge la conscience collective] a pour effet de dégager tout un monde de sentiments, d'idées, d'images qui, une fois nés, obéissent à des lois qui lui sont propres. Ils s'appellent, se repoussent, fusionnent, se segmentent, prolifèrent sans que toutes ces combinaisons soient directement commandées et nécessitées par l'état de la réalité sous-jacente.³⁵ » Elle est produite par une micro société qui, pour autant, n'est pas isolée puisqu'elle est reliée aux autres groupes qui, ailleurs, occupent aussi des bâtiments universitaires. Elle est produite aussi par l'existence des trois marchés scripturaux qui suscite, entre eux, une intensification des rapports de complémentarité ou d'oppositions. On comprend, parce que cette utopie politique exprime, on ne peut mieux, l'idée qu'une fraction du monde étudiant se fait d'elle-même, qu'elle demeure dans les consciences individuelles et devienne une sorte d'idéal intériorisé capable d'inspirer, ultérieurement, des pratiques.³⁶

Reste que l'affichage des slogans, maximes, bribes de poésies forme un ensemble qui fonctionne comme une « mémoire collective »³⁷ des luttes sociales et politiques – toutes les notes et références que j'ai rapportées dans cet article en témoignent. Cette mémoire n'est pas explicite : il n'y a pas que peu de références directes à tel ou tel évènement, seuls quelques noms de héros ou héroïnes révolutionnaires sont affichés (Louise Michel, Ulrike Meinhof par exemple). Elle est essentiellement littéraire et, à ce titre, relie les textes de l'occupation des bâtiments universitaires à l'histoire de la littérature : avec les cita-

35 Durkheim É., *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, op. cit., p. 605.

36 Ainsi après avoir participé à l'occupation, certains étudiants ont développé des pratiques de défense juridique et d'assistance aux personnes sans-abri, d'autres ont ouvert et animé un lieu de rencontre associatif, d'autres ont rejoint et se sont investis dans des partis politiques ...

37 Maurice Halbwachs tenait à affirmer cette distinction entre mémoire collective et mémoire historique. Pour lui la mémoire collective postulait « la mouvance des perspectives et leur relativisme réciproque » (Halbwachs M., *La mémoire collective*, Paris, PUF, 1968).

tions anarchistes, par exemple, on remonte le temps jusqu'à François Villon ; avec des maximes sur la grandeur on retrouve la Révolution française de 1789, mais aussi la littérature libertine du XVIII^e siècle qui a beaucoup pratiqué la désacralisation ; avec des réflexions sur la désobéissance on retrouve Pascal et La Boétie ; dans les expressions de groupes de chanteurs se profilent des groupes punk, rock, metal... qui puisent leur inspiration chez Baudelaire, Rimbaud ou Verlaine... En somme chaque citation, chaque maxime, chaque slogan est porteur de l'histoire des luttes qui ont suscité son usage et, initialement, son invention, sans, pour autant, que la référence soit exprimée explicitement. La mémoire collective n'est sans doute pas tant une évocation de souvenirs que cet usage de mots chargés d'histoires. En ce sens Durkheim avait bien raison de dire que l'inconscient c'est l'histoire. Cet inconscient est largement fait de productions symboliques : il est, en quelque sorte, un ensemble de paroles qui, tantôt, sautent plusieurs siècles, tantôt sont reprises à chaque époque et se voient réinterprétées en fonction des besoins du moment par un groupe social donné. Les mots et expressions qui jouent avec les métaphores forment les éléments visibles – quasi métonymiques – de cette culture révolutionnaire qui s'enracine dans l'histoire. Tout se passe donc comme si, sur les murs de l'université, derrière les affiches, se tenaient des héros révolutionnaires des luttes du XIX^e et du XX^e siècles, des théoriciens de la pensée révolutionnaire (de l'anarchisme au trotskysme en passant par l'action directe), des poètes, des philosophes et personnages religieux, des chanteurs... et aussi les ouvriers des barricades de la Commune de Paris, les paysans révoltés du Mexique, les ouvriers bolcheviks, les guérilleros sud-américains, les républicains espagnols, les cheminots en grève contre le régime de Pétain, les mineurs de charbon... en somme les morts soutiennent les vivants. Mais l'action des étudiants mobilise d'autant plus les figures du passé que ce passé a un sens pour eux ou, pour le dire autrement, que leur position sociale, leur trajectoire scolaire et leurs investissements militants les rendent à même de se réapproprier des parties de l'histoire révolutionnaire. On voit vite aussi que cette mémoire est partielle (elle ignore large-

ment les luttes ouvrières et paysannes) et qu'elle est faite d'oppositions (luttes entre les poètes, luttes entre les représentants des divers courants idéologiques, luttes entre les musiciens...). C'est dire – parce que les positions sociales, les trajectoires, les investissements des étudiants sont différenciés – que la mémoire des luttes est, elle-même, un enjeu de luttes symboliques et matérielles entre les différents sous-groupes qui occupent les bâtiments; les luttes entre les morts n'ont de cesse et se poursuivent dans les luttes entre les vivants. En ce sens « le mort tient le vif ».



Οι λέξεις ξεπερνούν τους τοίχους

CHRISTIAN DE MONTLIBERT

Περίληψη

Η ΚΑΤΑΛΗΨΗ των πανεπιστημιακών κτηρίων συνιστά πράξη παραβίασης που ανατρέπει τη συνθήκη τάξης. Μια τέτοια ανατροπή απαιτεί αιτιολόγηση: αυτόν τον στόχο υπηρετούν τα γκράφιτι, τα συνθήματα και τα γραπτά όλων των τύπων, με τα οποία καλύπτουν τους τοίχους οι καταληψίες.

Το υπό κατάληψη πανεπιστήμιο δεν είναι ένας χώρος ειρηνικός στον οποίο γίνεται γιορτή, όσο και αν η παραβίαση προκαλεί μια συναισθηματική φόρτιση που εκτονώνεται συχνά με περισσότερες μορφές ξεφαντώματος. Είναι κυρίως ένας τόπος στον οποίο είναι έντονοι οι αγώνες για να επιβάλει κανείς την κυριαρχία του και να την κάνει γνωστή στους άλλους φοιτητές, στους διδάσκοντες, στους διαχειριστές του πανεπιστημίου, στους δημοσιογράφους, που δεν μπορούν να λείπουν από παρόμοια γεγονότα.

Ένα πανεπιστήμιο υπό κατάληψη γίνεται δηλαδή ένας χώρος όπου φοιτητές και φοιτήτριες μπορούν να ακουστούν αφήνοντας ένα ίχνος – το γκράφιτι, το γραμμένο σύνθημα στις ποικίλες μορφές του – αλλά και ένας χώρος αγώνα για να επιβάλει ο καθένας το όραμά του για τον κόσμο και να επιβληθεί ο ίδιος ως εκπρόσωπος αυτού του οράματος.

Οι αναπαραστάσεις που έχει καθένας για τον εαυτό του, για τους άλλους και για την οργάνωση του κοινωνικού κόσμου εκφράζονται εδώ μέσα από τα γραφικά. Η παραγωγή των συνθημάτων και των άλλων γραπτών στους τοίχους μπορεί να θεωρηθεί μια υπέρθεση και διασταύρωση περισσότερων τύπων εγγραφών, έργων πολύ διαφοροποιημένων ομάδων φοιτητών, που η καθεμία προσπαθεί να επιβάλει τη δική της πρόσληψη του κόσμου. Ή, για να το θέσουμε διαφορετικά, πρόκειται για διατομές/διασταυρώσεις και αντιθέσεις διαφοροποιημένων «γλωσσικών αγορών», όπως τις έχει ορίσει ο Pierre Bourdieu, όπου κάθε ομάδα προσπαθεί να γνωστοποιήσει τον τρόπο της να μιλά για τον κοινωνικό κόσμο.

Πιο συγκεκριμένα, τρεις είναι οι ομάδες, δηλαδή οι αγορές που διατέμνονται: η «ακτιβιστική αγορά», η «πανεπιστημιακή αγορά», η «κοσμική αγορά» («marché profane»). Οι τρεις αυτές αγορές αντιπαρατίθενται, συγκρούονται, για να μονοπωλήσουν τους πλέον ορατούς κοινόχρηστους χώρους... με διαφορετικούς εξάλλου τρόπους ανάλογα με τις κοινωνικές συνάψεις. Με την έννοια αυτή, οι γραφικές παραγωγές του 2006 – για τον αγώνα ενάντια σε έναν ελάχιστο μισθό για τους νέους – δεν μοιάζουν σε τίποτε με εκείνες του 2009 – για τον αγώνα ενάντια στη μεταρρύθμιση των πανεπιστημίων. Στη συγκεκριμένη παραγωγή γραφικών οι συλλογικές εκφράσεις μικρών ομάδων καταλαμβάνουν σημαντικό χώρο. Η προέλευση των γραπτών παραθέσεων στους τοίχους ανιχνεύεται συνήθως στην ιστορία της ποίησης και συχνά στα βαθιά ίχνη του σουρεαλισμού. Έτσι, η συλλογική μνήμη αναμειγνύεται με την ουτοπία. Στον αναβρασμό της κατάληψης, «το εφικτό», όπως έλεγε ο Baudelaire, «είναι ένας από τους τόπους του αληθινού».

